

Michael Delisle  
Écrivain

Banlieue. Mon point de départ

**J'**ai aimé *Revolutionary Road*<sup>1</sup> de Richard Yates. Dans ce roman, la banlieue n'est pas une caricature, n'est pas esthétisée, n'est pas critiquée en tant que dortoir. Sa description n'invite pas à l'ironie. Elle a, dans l'existence des personnages, une fonction de salle d'attente. On a un projet grandiose (une vie d'aventure en Europe) et on a acheté une maison, en attendant. Et le projet attend. L'attente finit par prendre des proportions océaniques et quand le héros se secoue, le naufrage est déjà commencé. L'épouse est déjà noyée. Je ne me souviens pas exactement (j'ai lu le roman il y a longtemps) mais, dans mon souvenir, il me semble qu'elle meurt le jour des vidanges.

---

1. Richard Yates, *Revolutionary Road*, New York, Vintage Books, 2008 [1961]. Le roman est traduit en français sous le titre *La fenêtre panoramique*.

Comme beaucoup de tragédies de banlieue, le roman en profite pour refaire *Madame Bovary* : un exposé qui se clôt sur le triomphe de la médiocrité et le sacrifice de l'épouse.

La banlieue de Yates est d'autant plus dérangeante qu'elle est *suspension* dans le parcours du protagoniste. Ce n'est pas la mort (qui sous-entendrait une dialectique vie-mort) mais une non-vie. Une seconde d'apnée.

Cerner la banlieue (ma banlieue imaginaire) m'apparaît particulièrement problématique parce qu'on dirait qu'elle n'a pas de contraire. Je ne vois pas sa contrepartie. Je vois par contre, clairement, les zones qui la murent à l'est et à l'ouest, au nord et au sud. Si son identité m'apparaît un peu fuyante, la ligne où l'autre commence est assez nette.

Ça me rappelle les balades en auto avec mon père quand j'avais cinq ans. Dès qu'on sortait du domaine résidentiel et qu'on accélérât sur le chemin de Chambly, je commençais à lui poser les mêmes questions : là, on est rendu où? Pis là on est rendu où? Je voulais des réponses comme la Belgique, la France, l'Allemagne. Mais on était toujours à Ville Jacques-Cartier.

J'avais réellement intégré ce sentiment que la géographie, ça commençait ailleurs.

## Quel pays commence quand finit la banlieue?

Dans la tradition littéraire québécoise, le pôle urbain et le pôle rural ont pris toute la place sur une erre d'aller qui semble remonter à la Conquête. J'entends cette chanson de Léveillé qui dit : « *je t'emmènerai / défiant le soleil et l'immensité / loin de la ville*<sup>2</sup>. » Après ces vers suivent des images de pré et de chevaux sauvages. Et il y a force d'évidence : quitter la ville nous mène automatiquement dans

---

2. Claude Léveillé, « La légende du cheval blanc », *Claude Léveillé*, Columbia, 1962, 1 m. 49 s.

la nature, qu'elle soit vraie ou pittoresque. Jamais le chansonnier ne proposera à sa blonde d'aller « loin de la ville » pour aboutir dans un motel du boulevard Taschereau.

C'est une partie du problème : la banlieue est une invention d'après-guerre. Par rapport à la métropole, bien moins d'œuvres ont été produites à son sujet. La banlieue a-t-elle moins d'aplomb parce qu'elle a moins de références?

## Ma boussole

On peut regarder avec profit les pôles entre lesquels la banlieue, telle qu'on la connaît, se situe. Parce que ces pôles ont des personnalités fortes : il y a la ville. Et il y a la nature. Entre les deux, une zone appelée banlieue. Comme un fluide interstitiel entre deux organes. Un point d'arrêt entre la montée et la descente. Un temps dans la respiration où rien n'entre, rien ne sort.

La *ville* a une densité démographique qui favorise l'accident, c'est-à-dire le choc avec l'autre. Cette rencontre, parfois épuisante, parfois haïe, est obligatoire. Et ce nombre place le citoyen dans une dialectique que l'on souhaite féconde, constructive.

Et à l'antipode, il y a la *nature*. Penser à la nature me rappelle l'usage qu'en faisaient les Romantiques : une relation au plus-grand-que-soi qui console de la perte d'un idéal. Le contact avec les éléments, que cela prenne la forme d'un lac bleu où flotte un huard, d'un millier d'oies sauvages dans le ciel, ou bien d'une forêt vibrante et formidable, le contact avec les éléments m'apporte ce que je pourrais définir très moralement comme une saine humilité, une invitation à la dissolution du moi.

Le problème identitaire de la banlieue est qu'elle n'est ni la ville, ni la nature.

Ce n'est ni la ville qui oblige au communautaire, à la négociation, qui multiplie les chocs avec l'autre, bref le magma duquel jaillissent



la culture et le civisme; ni la nature qui propose un rapport édifiant au Très-haut ou la restauration d'une quiétude.

Ce n'est ni le prochain, ni le Soi.

Poussons la proposition jusqu'à la boutade : *ce n'est ni l'univers extérieur, ni l'univers intérieur.*

Encore cette idée d'apnée entre deux souffles.

Ce découpage repose évidemment sur des clichés, des icônes sommaires. D'une part, il est vrai qu'on peut retrouver en banlieue des zones de sylviculture assez inspirées; d'autre part, on peut retrouver au cœur de la cité certains condos destinés à séduire le banlieusard en chacun de nous. Et si la ville favorise le rapport à l'autre, il n'est pas garanti que ce rapport se réalise : le thème de la solitude dans la grande ville est même assez usé.



Les pôles sont, par définition, des extrêmes, et les extrêmes sont inhabitables. Mes visions iconiques de la ville et de la nature me permettent ici de positionner les points de fuite de cette banlieue. Une façon de savoir si on est plus ou moins en ville, comme si on est plus au nord ou plus au sud. Ces clichés sont là pour donner un sens au mouvement de l'aiguille.



La boussole a son utilité dans les zones floues.

## J'adore l'étymologie

On sait que le mot *banlieue* désigne à l'origine une zone frontière, la ceinture d'un espace urbain.

La banlieue a une parenté étymologique fascinante avec *bannir* et *banal*, deux mots qu'on retrouve dans sa petite histoire. Un des gestes fondateurs, c'est la construction de Levittown<sup>3</sup> (dans l'État

---

3. Il y a quatre Levittown aux États-Unis.



de New York) par un dénommé Levitt. C'est à lui qu'on attribue la paternité de ce type de « zone pavillonnaire » généralement établie — mais pourquoi donc — sur des terres arables.

Le prototype américain était destiné aux G.I. qui rentraient de la guerre et qui voulaient — sans jeu de mot — avoir la paix. C'est la grande idée des banlieues. Pour ces hommes, on imagine bien qu'avoir une *maison à soi* ait été séduisant. L'impression d'être maître sur son îlot. *A king in his own home* avec la ceinture de gazon qui tient l'autre à distance. Le gazon élevé au rang d'œuvre. Le repos mérité.

Les « pavillons » étaient fabriqués à une vitesse folle (trente par jour) et les contrats de location spécifiaient l'interdiction de sous-louer à des gens de couleur. La mixité raciale<sup>4</sup> n'était pas vue comme commercialement intéressante. On présumait que ces acheteurs qui voulaient la paix, voulaient également rester « entre eux ». Les premières banlieues ont donc été des ghettos blancs.

On revient toujours, en parlant de la banlieue, à la *haine de la différence*. Et à cette haine de la différence se greffe le projet de fortifier son espace.

Le cocktail est inquiétant.

Il existe une violence sourde typique du sous-sol fini.

---

4. Et la mixité religieuse : même si M. Levitt était lui-même juif, il refusait de vendre des pavillons à ses coreligionnaires.